

La fin de l'histoire n'aura pas lieu

Ludivine Bantigny



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/570>

DOI : 10.4000/elh.570

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 8 octobre 2015

Pagination : 19-26

ISBN : 978-2-271-08822-2

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Ludivine Bantigny, « La fin de l'histoire n'aura pas lieu », *Écrire l'histoire* [En ligne], 15 | 2015, mis en ligne le 08 octobre 2018, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/570> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.570>

La fin de l'histoire n'aura pas lieu

Le fukuyamisme est un exorcisme. Et ce qu'il entend conjurer n'est rien moins que l'histoire, le dissensus, le politique. Si le monde tel qu'il le décrit n'a pas encore atteint la pure harmonie, il s'est débarrassé de certains spectres, le marxisme en premier lieu. Dans l'histoire comme l'entend Fukuyama, l'économie n'existe pas : « L'essentiel de la vie politique est totalement non économique¹. » S'il en était encore besoin, l'expert du Département d'État américain enfonce ce qu'il croit être le dernier clou du cercueil marxien : « *Marx is dead* », avait proclamé le magazine *Time* en 1977 ; douze ans plus tard, Francis Fukuyama espère chasser définitivement ce démon-là. L'histoire est arrivée au port, elle a atteint le rivage de sa fin. Du moins est-ce le cas pour une partie de l'humanité, cet Occident que Fukuyama campe en élite historique : « L'avant-garde de l'histoire humaine est parvenue au terme². »

Ainsi va le postmodernisme dans ses visions de la fin : comme on le dit aux États-Unis, le postmodernisme est un « *endism*³ ». Fukuyama ne fait là que prolonger ce qu'avait cru repérer Daniel Bell en 1962 : la fin supposée des idéo-

logies. « L'idéologie, qui était jadis le chemin de l'action, a atteint sa fin mortelle », écrivait-il alors⁴. On ne le sait que trop : proclamer la fin des idéologies est une manière de reconduire la sienne en croyant abattre celle de l'adversaire. La fin des grands récits est bien un autre grand récit, et celui que propose Francis Fukuyama, de ce point de vue, n'est pas le moindre.

On a pu ironiser, peu de temps après la parution de son *best-seller*, sur l'évidence que l'histoire continuait, comme en témoignaient d'abondance les conflits, notamment celui qui déchira l'ex-Yougoslavie, le génocide des Tutsi rwandais, et finalement, fichée au cœur des États-Unis, la flèche du 11 Septembre. En réalité, Fukuyama ne le nie pas. Pour lui, la fin de l'histoire signifie non pas la fin d'un déroulement d'événements, mais bien plutôt l'impossibilité de penser une alternative au libéralisme. Le message suffisant et autosatisfait s'accompagne donc d'une conception de l'histoire qui ferme tout possible, limoge l'altérité. C'est là sans doute que se niche l'intérêt de revenir sur le Fukuyama des années 1980-1990 et d'une « fin de l'histoire »

politiquement fantasmée. Car, paradoxalement, il y a là un stimulant pour imaginer une autre histoire et revivifier la

pensée de systèmes politiques et économiques radicalement différents du libéralisme triomphant.

Philosopher pour le Département d'État

Professeur d'économie politique à la Johns Hopkins University, Francis Fukuyama doit une partie de sa carrière à Paul Wolfowitz, qui dès les années 1980 travaille pour le Département d'État. Fukuyama reconnaîtra sa dette à l'égard du bras droit de George Bush père et ancien président de la Banque mondiale : « J'ai travaillé pour l'ancien vice-ministre de la Défense Paul Wolfowitz à deux reprises, d'abord à l'Agence de contrôle des armements, puis au *State Department* ; je dois aussi à Wolfowitz d'avoir été recruté par la *Johns Hopkins School of Advanced International Studies* dont il était le doyen⁵. » Fukuyama passe alors pour l'un de ces experts des guerres en tout genre, un « *war intellectual* » qui participe à la fabrique de théorisations à destination de l'État fédéral et du complexe militaro-industriel états-unien⁶.

Ce petit monde des conseillers en relations internationales au service de la Maison-Blanche et du Pentagone est évidemment traversé de tensions et de rivalités, de contradictions d'intérêts quant aux positionnements dans ce champ⁷. À cet égard, Fukuyama représente le courant confiant et assuré qui théorise la disparition de tout ennemi des États-Unis, avec la fin d'un monde bipolaire et l'établissement d'une suprématie sans rivaux. Le courant pessimiste, incarné alors par Samuel Huntington, se refuse à envisager

l'avenir ainsi et, alarmiste, critique l'optimisme béat de Fukuyama, dans lequel il voit plus une « spéculation philosophique qu'une analyse historique » ; c'est non seulement une erreur, mais c'est encore « désastreux », car, en dernière instance, dangereux⁸. Pour l'un comme pour l'autre toutefois, il s'agit de trouver sa place dans le champ de la sécurité et de l'insécurité, en plaçant le capital symbolique investi dans la « gestion de la menace » de la manière la plus stratégique possible alors que s'effondre l'adversaire soviétique.

Lorsque Fukuyama publie son essai « *The End of History ?* » dans le *National Interest* à l'été 1989, l'heure est de fait à la confiance chez les néoconservateurs états-unis. L'empire soviétique apparaît déjà affaibli par la libéralisation en Pologne et l'ouverture du rideau de fer entre la Hongrie et l'Autriche. La chute du mur de Berlin semble donner raison au théoricien de la fin de l'histoire. Certes, l'histoire se déroule sous ses yeux, et ô combien, mais c'est pour mieux combler ses vœux : ceux d'un monde désormais unipolaire sous l'hégémonie des États-Unis. C'est donc plus hardiment encore, tandis que l'URSS vient de s'effondrer, que Fukuyama transforme l'essai : son long article devient en 1992 un livre, *The End of History and the Last Man*, paru aux éditions Free Press (et publié en français par Flammarion la même année).

Le monde de la posthistoire

Fukuyama soutient dans son ouvrage que le libéralisme économique, ancré dans les démocraties occidentales, peut être considéré comme le « point final de l'évolution idéologique de l'humanité⁹ ». Certes, les démocraties libérales présentent encore quelques « défauts » et « irrationalités » ; mais leur idéal quant à lui ne peut guère être amélioré dans son principe. « Nous avons du mal à imaginer un monde qui soit radicalement meilleur que le nôtre, ou un avenir qui ne soit pas fondamentalement démocratique et capitaliste¹⁰ », écrit Francis Fukuyama. Il s'efforce de prouver que la victoire du capitalisme s'explique selon les lois de la physique. C'est un darwinisme qui n'est pas social, mais économique : le capitalisme s'est avéré le système le plus efficace, a donc éliminé tous les autres et, avec eux, la possibilité d'en penser d'autres. La modernité technologique produit « de fortes incitations à accepter les termes fondamentaux d'une culture capitaliste universelle¹¹ ». Partant de ce postulat, il n'y a guère de raison que l'histoire se poursuive puisqu'un monde ainsi constitué n'a à ses yeux plus de motifs d'être belliqueux. Il peut y avoir encore des conflits périphériques, et ce d'autant que toutes les sociétés n'ont pas atteint le stade de la posthistoire. Certaines nations sont en retard et forment toujours un monde « historique », par contraste avec l'ensemble « posthistorique ». Pétri de culture états-unienne jusque dans la métaphore longuement filée du western, Fukuyama imagine l'humanité comme « un immense convoi de chariots étiré le long d'une route » ; quelques-uns bivouaquent dans le désert ; certains sont attaqués

par des Indiens. « Cependant la grande majorité des chariots accomplira le lent voyage vers la ville, et la plupart d'entre eux finiront par y arriver¹². » Comme dans les films de cow-boys et d'Indiens avant la crise/prise de conscience des années 1970 venue briser les codes du genre, la vision est manichéenne et s'assume pleinement comme telle.

L'ingénuité de Fukuyama laisse par endroits stupéfait. Ainsi le marché est-il vu comme une instance de régulation non seulement rationnelle, mais pacificatrice. « À l'intérieur du monde "posthistorique", l'axe principal d'interaction entre les États devrait être économique et les anciennes règles de la politique de puissance devraient perdre de leur importance¹³. » Les « conflits religieux, nationaux et idéologiques », réservés à l'arrière-monde resté pour l'instant dans l'histoire, n'auraient aucun fondement économique. Suivant Kojève, ici comme ailleurs, Fukuyama ne craint pas même d'affirmer, reprenant vocabulaire et aspiration marxistes pour mieux les contrer, que les États-Unis ont « effectivement réalisé la "société sans classe" » et « le "royaume de la liberté" selon Marx ». L'argument ? « Les gens » peuvent « s'approprier ce qu'ils veulent¹⁴ ». Quant aux travailleurs, ils sont « libres » de « vendre leur travail au plus offrant¹⁵ ». Le propos, provocateur, n'est pas dénué de candeur : antimarxiste fondamental, Fukuyama est tout de même persuadé qu'une sorte de ruse de la Raison a accompli le projet de Marx, mais par et dans le capitalisme, grâce à la loi du Capital. Ce serait un paradoxe des conséquences, éminemment dialectique, en bonne logique posthégélienne.

Pour autant, répétons-le, cette naïveté ne va pas jusqu'à imaginer une fin des événements. Selon Fukuyama comme selon Hegel, qu'il vulgarise et enrôle au service d'un capitalisme glorifié, l'histoire, c'est l'Idée. Or, avec ce règne des fins qu'est la démocratie capitaliste où seule compte la loi du marché, l'Esprit est réalisé. Pour Hegel, il y avait eu Iéna en 1806 et l'Esprit d'une histoire enfin achevée passant à cheval sous ses fenêtres, sous les traits d'un empereur français. Pour Fukuyama, c'est entre Washington et la Bourse de New York que l'histoire s'accomplit et parvient à sa fin. La pensée humaine ne peut donc pas aller au-delà: elle n'a plus à concevoir d'autres principes régulant et gouvernant les sociétés. Les philosophes Jocelyn Benoist et Fabio Merlini l'ont souligné:

La fin dont il est question, ce n'est plus celle de l'histoire comme mouvement réel, ni même comme nécessité (théorique) de ce mouvement, mais celle de l'histoire comme *paradigme* de ce mouvement et de sa nécessité. Le fait particulièrement grave et important qui pourrait s'énoncer à travers la formule-cliché de la « fin de l'histoire » serait en ce sens le suivant: à un certain moment, nous avons cessé de croire à l'histoire.¹⁶

Cette conception de l'histoire selon Fukuyama se révèle tout à la fois eschatologique et nihiliste: il y a avènement plus qu'événement, mais dès lors il n'y a plus d'action ni d'attente. S'il n'y a plus d'histoire, c'est qu'il n'y a plus d'autre configuration historique imaginable. La fin de l'histoire s'assimile à la fin de la pensée de l'histoire.

Et c'est ce qui fait aussi de Fukuyama, par endroits, un pessimiste potentiel, appelant Nietzsche à la rescousse pour secouer la torpeur, voire la peur que, justement, il n'y ait plus rien. Car le « dernier homme », celui de la fin de l'histoire, pourrait n'être qu'un mesquin, égoïste et sans courage. Heureusement pour le philosophe du Département d'État, le capitalisme produit du *thymos*, fierté et amour-propre à se voir reconnu. Ce *thymos* s'illustre en particulier dans la « protection de la propriété privée », essentiel « aspect de la lutte historique pour la reconnaissance¹⁷ ». Le dernier homme selon Nietzsche, celui qui a épuisé toute volonté de se dépasser, n'est donc pas advenu avec la fin de l'histoire. Car il est contré par l'homme d'affaires, l'entrepreneur capitaliste. Ou encore par celui qui s'en va-t-en guerre: quelque temps après *La Fin de l'histoire*, Fukuyama signe un texte recommandant à Bill Clinton de mener la guerre en Irak.

Fin de l'histoire ou choc à venir ?

La réception de l'essai est contrastée. Irving Kristol, le maître à penser du néoconservatisme états-unien, est heureux de pouvoir proclamer à la suite de Fukuyama que toutes les formes d'anticapitalisme appartiennent désor-

mais au passé ; et de marteler: « Elles sont bel et bien passées¹⁸. » Celui qui fut membre de la IV^e Internationale dans sa jeunesse semble être tenu par le recours au performatif, comme si affirmer l'obsolescence de l'anticapitalisme était la

façon la plus simple de le refouler pour mieux l'éliminer. Samuel Huntington en revanche, dont on a dit l'acrimonie à propos de l'optimisme de son confrère, juge que celui-ci reste bien trop influencé par le marxisme : «L'idéologie marxiste est vivante, précisément dans les arguments que Fukuyama emploie pour la réfuter¹⁹.» Huntington voit en effet dans cette marche forcée de l'histoire dominée par un *telos* une reconduction non seulement hégélienne mais marxienne, le communisme en moins. C'est aussi pour lui le meilleur moyen de discréditer son rival, au temps de l'antimarxisme triomphant.

En France, les intellectuels favorables à Fukuyama sont évidemment légion dans les cercles libéraux, atlantistes et conservateurs. Au premier rang se place la revue *Commentaire*, fondée en 1978 par Raymond Aron et dirigée par l'ancien conseiller de Raymond Barre, Jean-Claude Casanova. *Commentaire* est l'une des rares revues françaises à consacrer de longs dossiers aux propositions de Fukuyama. Les interventions s'y multiplient pour louer la clairvoyance supposée de l'œuvre. Jean-François Revel se dit «en accord complet sur le fond» et profite de l'occasion pour fustiger comme rétrogrades et périmées au moment même où elles étaient mises en œuvre les mesures prises par le gouvernement Mauroy entre 1981 et 1983 : la pensée de Fukuyama sert désormais d'étalon pour déterminer ce qui ira dans le sens de l'histoire ou non²⁰. Alain-Gérard Slama salue l'antimarxisme de Fukuyama en soulignant dans son sillon

que «ce sont les idées qui mènent le monde» ; il glisse dans son appréciation une allusion au livre de Pascal Bruckner, *Le Sanglot de l'homme blanc*, paru en 1983 : «C'en est fini du long, trop long sanglot de l'homme blanc», ajoutant qu'un «fait psychologique est accompli²¹» : ici, *La Fin de l'histoire* est mise à profit pour légitimer à nouveau l'Occident et combattre la critique anticolonialiste et anti-impérialiste.

Mais plus intéressantes encore sont les quelques réserves qui y sont formulées. Pour un Alain Besançon, il faut se méfier, car le «cadavre du léninisme reste actif dans son mausolée²²». Selon Philippe Raynaud, c'est désormais l'«islam intégriste» qui devient un ennemi juré²³. Enfin, aux yeux de Pierre Hassner, qui rejoint par là le camp Huntington, le «choc des cultures» est le principal danger²⁴. On retiendra en tout cas de cette réception – peu – critique l'étai qu'offre Fukuyama au triomphalisme de ce qui devient alors la pensée unique : il n'y a plus d'autre monde possible que celui-là, plus d'autre temps que le présent. C'est ce que dira un peu plus tard François Furet, valsant sur les décombres du régime soviétique : «L'idée d'une autre société est devenue presque impossible à penser, et d'ailleurs personne n'avance sur le sujet, dans le monde d'aujourd'hui, même l'esquisse d'un concept neuf. Nous voici condamnés à vivre dans le monde où nous vivons²⁵.» C'est là une autre façon de résumer le postulat de Fukuyama. Une fois encore, le performatif joue à plein : dire la fermeture du temps, c'est largement y contribuer.

Fin de l'histoire et mépris des historiens

Les historien(ne)s réagissent peu quant à elles/eux. Francis Fukuyama a d'ailleurs à leur endroit une condescendance dont il ne se cache pas. L'histoire n'appartient certes pas aux historien(ne)s – ils et elles le savent bien –, mais le théoricien de sa fin ne manque pas de le leur rappeler avec dédain : « Personne ne détient un droit exclusif sur ce terme [“histoire”] et surtout pas les historiens professionnels qui, fréquemment, éprouvent pour ce mot un intérêt de propriétaire. » De toute façon, la discipline historique n'est pas à la bonne hauteur pour une pensée de cette ampleur : ces questions ne sont « accessibles qu'à la science architectonique : la philosophie ». Enfin, d'après Fukuyama, les historiens sont « incapables de s'élever au-dessus du moralisme conventionnel de leur époque » et ne s'arrêtent qu'à ses failles, pourtant chez lui vite balayées : « la pauvreté du Tiers Monde » ou « les sans-abris [*sic*] » – mince pellicule empirique sur un océan philosophique²⁶.

Pourtant François Hartog y consacre quelques lignes, intéressé par cette « inattendue réouverture de la philosophie de l'histoire²⁷ ». Lui-même n'explore pas cette piste plus avant, mais il est évident que Fukuyama aura beaucoup contribué, au tournant des décennies 1980 et 1990, à nourrir le « présentisme » dont Hartog a forgé le concept et alimenté l'analyse. Il est frappant en effet de constater combien le système philosophique de Fukuyama pourrait se prêter à la critique que faisait Heinrich Heine de la bourgeoisie allemande des années 1830, enfermée dans un présent satisfait : « Fonctionnant par dénégation, la société bourgeoise post-révolutionnaire vue par Heine se

caractérise par l'amnésie, qui lui permet de vivre dans un présent perpétuel, dépourvu de profondeur historique²⁸. »

C'est Jean-Noël Jeanneney qui consacre à Fukuyama une attention d'historien, soucieux de remettre en perspective cette nouveauté supposée, que l'on découvre très relative. Jeanneney mentionne en effet avec malice les contributions antérieures sur ce thème de « la fin de l'histoire » et remonte pour ce faire à Condorcet, qui, quatre ans avant le déclenchement de la Révolution française, évoquait

la grande probabilité que nous ayons moins de grands changements, moins de grandes révolutions à attendre dans l'avenir qu'il n'y en a eu dans le passé : le progrès des Lumières en tout genre et dans toutes les parties de l'Europe, l'esprit de modération et de paix qui y règne, l'espèce de mépris où le machiavélisme commence à tomber, semblent nous assurer que les guerres et révolutions deviendront à l'avenir moins fréquentes.²⁹

Dans le même ordre d'idées, il souligne qu'« aux États-Unis aussi, on a vu le président Wilson annoncer que la Grande Guerre avait abouti au triomphe universel de la démocratie libérale », ou bien encore le président Roosevelt imaginer après la Seconde Guerre mondiale une « structure permanente de paix ». Et de citer l'historien Arnold Toynbee, pour qui les citoyens d'un empire universel sont « enclins à le considérer non pas comme un abri pour la nuit dans une zone inhospitalière, mais comme la terre promise, le but vers lequel tendent les efforts des hommes ». Or, chez

Jeanneney, les citations de Roosevelt et de Toynbee sont puisées dans... *Le Choc des civilisations* de Samuel Huntington³⁰. Inspiré par ce dernier, l'historien français ne manque pas de s'inquiéter de « la résistance que l'islam – un milliard d'humains – peut opposer, dans la plupart des pays où il est dominant, à l'esprit de laï-

cité³¹ ». Au fond, il donne raison à Fukuyama sur l'Occident qui, selon lui, a bien relevé « les grands défis » ; mais il suit Huntington à propos du tiers monde, un danger, ou encore de la Russie, en voie de devenir « une vaste anarchie, un haut Moyen Âge cahotique [sic]³² ».

Envoi : Derrida vs Fukuyama

Enfin, Jacques Derrida est celui qui, en son temps, a réagi avec le plus de virulence philosophique et de sens politique aux prophéties fukuyamiennes. Il ne s'est pas contenté de fustiger sa rhétorique « à la fois jubilante et angoissée, maniaque et endeuillée, souvent obscène dans son euphorie ». Il ne s'est pas satisfait de railler l'« exercice scolaire d'un lecteur jeune, appliqué, mais tardif de Kojève » ni de moquer un « gadget médiatique » faisant « fureur sur tous les supermarchés idéologiques d'un Occident angoissé³³ ». Il a pointé du doigt une hésitation qui est aussi une contradiction chez Fukuyama : tantôt la « bonne nouvelle » qu'il énonce sur un ton de nouvel évangile paraît advenue, empiriquement réalisée ; tantôt elle est la simple annonce d'un idéal régulateur. La tension se situe donc « entre l'empiricité historique et la transcendant-

talité téléologique³⁴ ». Et quand Derrida dresse sur quelques pages la liste de tous les maux qui accablent nos sociétés, chômage, guerre économique sans merci, exclusion, pauvreté, creusement des inégalités, poids de la dette, extension des armements et particulièrement de l'armement atomique, mafias et consortiums de la drogue et du proxénétisme, environnement menacé, les envolées posthistoriques de Fukuyama prennent du plomb dans l'aile – un plomb mortel.

Surtout, Derrida propose une autre vision de l'histoire, à contretemps. Dans le sillage de Marx et de Benjamin, il imagine une histoire ouverte à l'avènement d'une altérité, confiante dans le surgissement de moments révolutionnaires, une histoire sans mécanique ni téléologie : un temps où il y a lieu d'agir, sans attendre. En mettant fin à la fin de l'histoire.

Notes

- 1 Francis FUKUYAMA, *La Fin de l'histoire et le dernier homme* [*The End of History and the Last Man*, 1992], trad. de l'anglais par Denis-Armand Canal, Flammarion, 1992, p. 175.
- 2 *Id.*, « Réponse à mes contradicteurs », *Commentaire*, n° 50, 1990, p. 243-250, ici p. 246.

- 3 Cf. Stuart SIM, *Derrida and the End of History*, New York, Totem Books, 2000, p. 8.
- 4 Daniel BELL, *The End of Ideology: On the Exhaustion of Political Ideas in the Fifties*, New York, Free Press, 1962, p. 393.

- 5 Francis FUKUYAMA, *America at the Crossroads: Democracy, Power, and the Neoconservative Legacy*, New Haven, Yale University Press, 2006, p. ix.
- 6 Bruce KUKLICK, *Blind Oracles: Intellectuals and War from Kennan to Kissinger*, Princeton University Press, 2007. Cf. Laurent FERRI, «Francis Fukuyama ou La Chauve-souris», *Labyrinthe. Atelier interdisciplinaire*, n° 32, 2009, p. 77-82, ici p. 78-79.
- 7 Didier BIGO, «Grands Débats dans un Petit Monde», *Cultures et Conflits*, n° 19-20, 1995, p. 7-48.
- 8 Samuel P. HUNTINGTON, «On ne sort pas de l'histoire. À propos de l'article de Francis Fukuyama», *Commentaire*, n° 49, 1990, p. 63-70, ici p. 70.
- 9 Francis FUKUYAMA, *La Fin de l'histoire...*, *op. cit.*, p. 11.
- 10 *Ibid.*, p. 72.
- 11 *Ibid.*, p. 124-125.
- 12 *Ibid.*, p. 379.
- 13 *Ibid.*, p. 313.
- 14 *Ibid.*, p. 328.
- 15 *Ibid.*, p. 104.
- 16 Jocelyn BENOIST, Fabio MERLINI (dir.), *Après la fin de l'histoire. Temps, monde, historicité*, J. Vrin, 1998, p. 9.
- 17 Francis FUKUYAMA, *La Fin de l'histoire*, *op. cit.*, p. 228.
- 18 Irving KRISTOL, «L'ennemi, désormais, c'est nous», *Commentaire*, n° 48, 1989, p. 680a-681, ici p. 681.
- 19 Samuel P. HUNTINGTON, *art. cit.*, p. 70.
- 20 Jean-François REVEL, «Raison pure et raison pratique. À propos de la fin de l'histoire», *Commentaire*, n° 48, 1989, p. 668-673, ici p. 669-670.
- 21 Alain-Gérard SLAMA, «Le triomphe de l'idée», *Commentaire*, n° 49, 1990, p. 78-80, ici p. 78-79.
- 22 Alain BESANÇON, «Le drame est encore devant nous», *Commentaire*, n° 47, 1989, p. 476-478, ici p. 478.
- 23 Philippe RAYNAUD, «Un problème philosophique sérieux», *Commentaire*, n° 48, 1989, p. 674-675, ici p. 675.
- 24 Pierre HASSNER, «Fin de l'histoire ou phase d'un cycle?», *Commentaire*, n° 47, 1989, p. 473-475, ici p. 474.
- 25 François FURET, *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au xx^e siècle*, R. Laffont / Calmann-Lévy, 1995, p. 572.
- 26 Francis FUKUYAMA, «Réponse à mes contradicteurs», *art. cit.*, p. 244-245.
- 27 François HARTOG, «De l'histoire universelle à l'histoire globale?», *Le Débat*, n° 154, 2009, p. 53-66, ici p. 62.
- 28 Eustache KOUVÉLAKIS, *Philosophie et révolution, de Kant à Marx*, PUF, 2003, p. 77-78.
- 29 CONDORCET, *Mémoire sur le calcul des probabilités*, Académie royale des sciences, cité par Bertrand DE JOUVENEL, *L'Art de la conjecture*, Monaco, Éd. du Rocher, 1964, p. 83.
- 30 Jean-Noël JEANNENEY, «La "fin de l'histoire": faribole ou forfanterie?», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 69, 2001, p. 95-104, ici p. 99.
- 31 *Ibid.*, p. 101.
- 32 *Ibid.*, p. 102. Jean-Noël Jeanneney reprend ces formules à Jean-François Revel.
- 33 Jacques DERRIDA, *Spectres de Marx. L'état de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Galilée, 1993, p. 119, 98, 115.
- 34 *Ibid.*, p. 118.